

La Grotte aux Fées

LA GROTTTE-AUX-FÉES

(la kâva è fayè, avec l'accent tonique sur la finale).

Ce nom bien connu désigne les anciens exutoires de l'Orbe, au-dessus de la source vaclusienne actuelle de la rivière. On distingue *La Grande Grotte* et *La Petite Grotte*.

Tortueuses et profondes, ces grottes sont d'un accès malaisé. Elles donnent encore de l'eau dans les temps de fortes pluies continues.

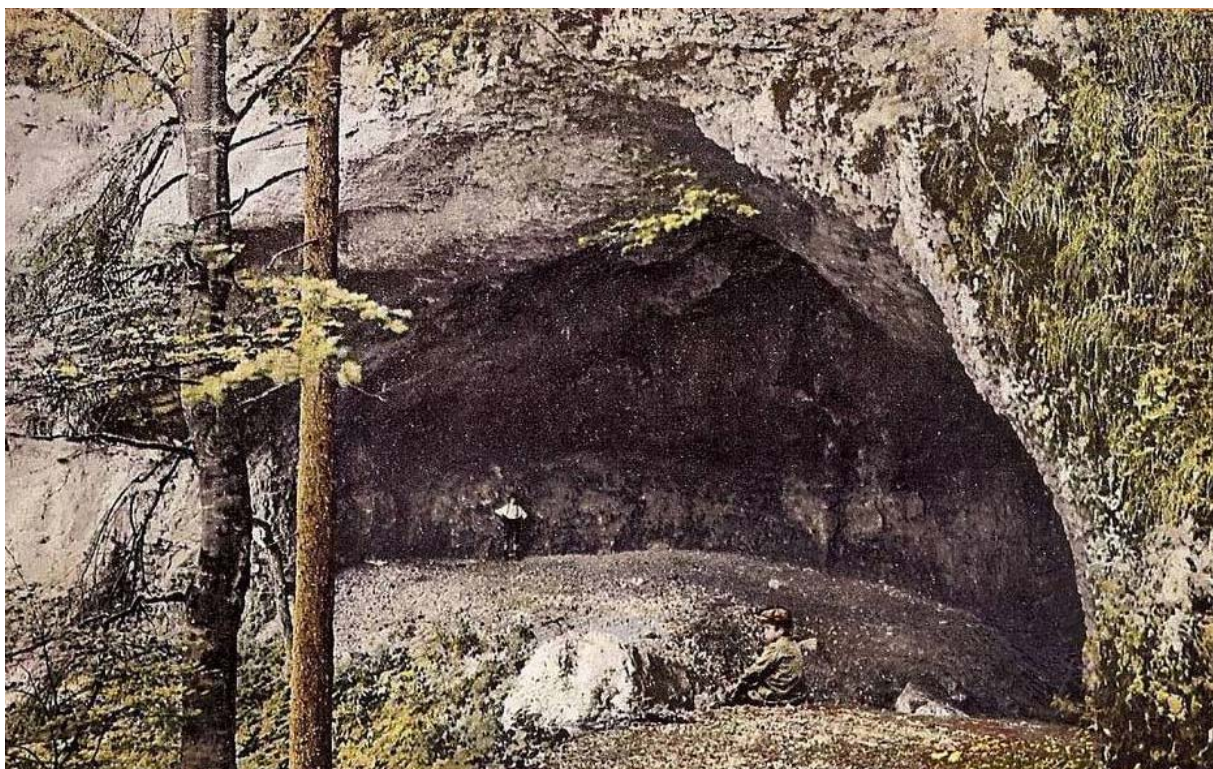
La légende veut que ces grottes aient été jadis habitées par de gracieuses fées qui disparurent à jamais le jour où elles furent découvertes par le téméraire et présomptueux *Donat*, forgeron de *Cugillon*.

La vérité est plus terre à terre. L'erreur est venue de la parenté homophonique qui existe entre trois mots souvent pris les uns pour les autres dès le moment où le patois a cédé sa place au français :

féya ou *féye* (accent sur la première syllabe) = fée, latin vulgaire *fat*
faya, *faye* (accent sur la première syllabe) = brebis, du latin *feta*.
ou *féye*
fayè (accent sur la dernière syllabe) = bois de hêtres, du latin *fagetum*, qui a donné *fayet* : bois de hêtres.

Si l'on avait conservé intactes la prononciation et l'accentuation du patois il n'y aurait pas eu d'erreur. Tout nous porte à croire que nous avons ici le mot *fayet*, bois de hêtres, du latin *fagetum*. Le nom que Vallotton-Aubert donnait à ces grottes nous confirme dans notre opinion : *la cauva ès faiets*.

Pierre Chessex, 1951



Carte postale de la grande Grotte aux Fées située par d'aucuns en 1906. Ci-dessous, nous ne laisserons le soin à personne d'autre que Pierre-François Vallotton-Aubert le soin de parler des deux Grottes aux Fées.

On peut former deux classes des excavations jurassiques : les verticales ou *beaumes*, et les horizontales ou *cavernes*. La Grotte aux Fées est à la fois, — ou plutôt a été, — l'une et l'autre. On ne vient pas à Vallorbes sans aller la visiter. Si vous voulez bien le permettre, messieurs, je serai votre cicerone sur le papier avant de l'être en réalité.

Depuis l'extrémité du village la plus rapprochée de la gare, suivons le pied des grandes roches. Au lieu du chemin ayant le nom expressif de *l'échelle*, rapide, en zig-zag, véritable casse-cou, où il fallait à la descente enrayer trois et même quatre roues aux chars, voie qu'on suivait naguère, prenons, à droite, cette route neuve que notre commune, point chiche quand il s'agit d'améliorer les communications, a fait construire à grands frais au milieu des *éparailleurs* ; nous monterons plus facilement jusqu'au tiers de la hauteur de la montagne, et, en nous retournant de temps en temps, nous jouirons d'une vue ravissante sur notre vallon. Nous voici au-dessus, *au Reposoir* (*su lou repougeau*) ; c'est dire qu'on peut se reposer sur le banc rocheux naturel qui se trouve au bord du chemin. Si la transpiration est passée, voici de quoi la ranimer.

Voyez-vous cette pente abrupte, ce sentier escarpé ? il faut se couler par là. Il n'est pas difficile de courir, mais malgré les lacets, difficile de ne pas courir : prtt, prtt, prtt, nous voilà devant la grotte. Halte-là ! messieurs ; de par les médecins, il vous est défendu d'entrer maintenant ; vous avez trop chaud. En attendant que votre corps soit revenu à sa température ordinaire, contemplez à votre aise le beau *portail* du palais des nymphes disparues ; c'est une niche gigantesque, à la voûte en plein cintre ; remarquez, je vous prie, le ravin qui existe sous sa ligne médiane. Maintenant, si vous avez des bougies et de bonnes

chaussures, il vous est permis de pénétrer dans le souterrain. Son *entrée*, de la grandeur d'une petite porte de grange, est surmontée d'un large *œil de bœuf*, qui donne un peu de lumière dans le *corridor*. Au bout d'une centaine de pas, celui-ci aboutit à une *première salle*, spacieuse, de forme elliptique, au plancher raboteux, jonché de fragments détachés. A gauche, dans une espèce de niche, dite *le tambour*, le sol, un peu argileux, résonne sous vos pieds comme s'il y avait du vide à une faible profondeur. N'allez point chercher la continuation de la grotte à l'extrémité postérieure de la première salle, mais bien sur son flanc gauche. Baissez-vous, messieurs, car les fées entendent qu'on fasse la révérence pour entrer dans leur *salon*. Sa forme est celle d'une ellipse allongée, sa voûte est surbaissée, assez régulière, son sol pas trop inégal. On n'y trouve d'autres ornements que des niches et des *stalactites* de petites dimensions. Moyennant un second oblique à gauche et une seconde révérence, visiteurs curieux, vous vous trouverez dans *la cuisine*, de forme circulaire, dont le centre est occupé par un gros bloc, dit *le foyer*. Montez dessus, élevez vos flambeaux et regardez. Quel est donc cet énorme vide conique qui s'élève peut-être à deux cents pieds sur nos têtes? C'est *la cheminée*. Autrefois elle avait une issue sur la montagne; mais comme, depuis le pâturage voisin, des pièces de bétail s'y précipitaient, les bergers l'ont obstruée. Quelques sapins croisés, de la terre apportée, ont bouché le trou naturel; des buissons ont crû sur ce sol artificiel, de sorte que bien peu de personnes connaissent aujourd'hui la place de l'ancienne ouverture. La Grotte aux Fées avait donc autrefois deux issues, l'une horizontale, le portail; l'autre verticale, le dessus de la cheminée, c'est pourquoi j'ai dit plus haut qu'elle était à la fois *beaume* et *caverne*.

Vous, messieurs, qui avez étudié l'histoire grecque, vous vous rappelez la curieuse histoire d'Aristomène précipité dans le gouffre du Céada, de ce héros de la seconde

guerre de Messénie, qui sortit de sa ténébreuse prison en s'attachant à la queue d'un renard. Cette histoire merveilleuse aurait pu se passer à Vallorbes aussi bien que dans le Péloponèse.

A votre question : Peut-on aller plus loin que la cuisine ? un guide vulgaire ne manquera pas de vous répondre hardiment : Non. Je m'inscris en faux contre cette assertion, parce que j'ai pénétré une vingtaine de pieds plus loin ; mais comme il faut s'avancer dans l'inconnu en marchant sur ses genoux et sur une main, vous ferez prudemment de ne pas m'imiter, crainte que quelque bloc détaché ne vous écrase, comme il arrive aux rats dans certaines trappes. Si, bravant tout danger, on s'avance aussi loin que possible, que trouverait-on ? Je donnerai mon opinion dans un instant.

Vous ne manquerez pas de vous écrier : Il fait bien sombre au fond de la Grotte aux Fées ! Pourrions-nous en sortir quand tout moyen de faire de la lumière nous manquerait ? Bien difficilement, répondrai-je. Du reste, le cas s'est présenté. Une vieille fille du XVIII^e siècle, qui avait été jolie, puisqu'on l'appelait *la Beauté*, entendant toujours parler de la *cauva es faïets*, voulut toute seule la visiter, munie d'un simple *craisu*. Elle marche résolument en avant, mais au bout d'un certain temps, sa mauvaise lampe s'éteint ; il lui est impossible de la rallumer ! Que faire ? où aller ? Pour sortir, dans quel sens faut-il se diriger ? Elle appelle au secours ; personne ne répond. Eperdue, angoissée, elle erre à l'aventure, s'achoppant aux blocs, se meurtrissant aux parois. Ce n'est qu'après une foule de tâtonnements, qui remplissent la plus longue journée de sa vie, qu'elle a enfin le bonheur de pouvoir sortir de sa ténébreuse prison. Je doute fort qu'elle fût au fond de la caverne lors de l'accident.

On dit la Grotte aux Fées, on devrait dire *les Grottes aux Fées*, car il y en a deux. La *petite*, située un peu plus bas, est d'un tout autre caractère que celle que nous venons de

décrire. Elle commence par une ouverture de moins d'un mètre de hauteur. Pour la visiter, il faut donc ramper sous cette voûte excessivement surbaissée, ensuite franchir, comme on peut, un petit bassin rempli d'eau qui occupe toute la largeur de l'excavation. Après ces deux pas difficiles, un *couloir en boyau*, plus haut que large, vous conduit vers un amas de galets humides disposé en plan incliné. La plupart des visiteurs s'arrêtent ici. Ceux qui osent se glisser vers les profondeurs ténébreuses arrivent à une salle étroite, longue, humide, que terminent deux ouvertures en œil-de-bœuf d'où sort, chose digne de remarque, un fort courant d'air, qu'on sent plus haut même que le monceau de petits cailloux arrondis.

Plus loin que les parties explorées de la grande et de la petite grotte aux fées, qu'y a-t-il donc ? Dans mon opinion, il s'y trouve les vastes réservoirs souterrains où les eaux de la Vallée de Joux, engouffrées dans les entonnoirs des Epinettes, du Martinet, de Bonport, de la *Cauva à la Metzire*, etc., séjournent avant de sortir par la source de l'Orbe et les creux de Cugillon. Dans cette hypothèse, l'air chassé par la chute de l'eau causerait le courant d'air signalé plus haut.

A ceux qui douteraient que les Grottes aux Fées fussent les anciennes sources de l'Orbe, je dirai : Regardez donc, devant les deux ouvertures, le lit encore bien marqué d'un puissant cours d'eau ; allez de plus consulter les Vallorbiens âgés doués d'une bonne mémoire, ils vous diront qu'assez fréquemment il sort de l'eau par la petite caverne, qu'on en a vu aussi couler de la grande. Ainsi dans les années très humides de 1843, 1853, 1856, 1860, et surtout à la fin de septembre, où il est tombé dix pouces d'eau en trente-quatre heures, où l'Orbe est montée à soixante-dix pouces au limnimètre, dépassant ainsi de vingt-cinq pouces ses plus forts niveaux ordinaires, en 1863, etc. Je suis donc très disposé à croire que *les Grottes aux Fées sont les anciennes sources de l'Orbe*, ou peut-être seulement les sources, très

pittoresques, d'un affluent amenant à cette rivière les eaux de la Grande-Combe, et qui se serait approfondi pour former plus bas les *grands ruisseaux*. Dans les années très pluvieuses, les issues inférieures ne suffisant pas, seraient complétées par les anciennes ouvertures.

Quelles merveilles de la nature ce devait être, quand un grand volume d'eau sortait de ces puissantes gueules bées et tombait immédiatement au fond du vallon, en faisant un bruit que répercutaient les échos d'alentour! Mais très probablement qu'aucun œil humain n'a vu ce sublime spectacle, sans doute antérieur aux temps historiques. Si l'eau a quitté ses anciennes issues, c'est que, rongéant toujours, elle se fraie un passage par le plus bas niveau possible. La pesanteur et l'érosion ont donc créé ce que nous appelons *la nouvelle source de l'Orbe*. Elle est magnifique! aussi allons-nous la visiter.



*Vue de Val-Orbe,
prise au-dessus de la Grotte des fées.*



C. Bourgeois, 1822.

J. Kistler del. & sculp.

Vue intérieure de la Grotte des Fées,

Canton de Vaud.

Les deux gravures de Bourgeois, de 1822.

PHILIPPE-SIRICE BRIDEL

LA GROTTE AUX FEES



INTRODUCTION

*L'auteur du conte qu'il va nous être donné de lire, Philippe-Sirice Bridel (1757-1845), pasteur à Montreux en ses dernières années, et célèbre de son temps pour avoir composé les XIII volumes du « Conservateur suisse », n'a eu qu'une postérité littéraire limitée. Et pourtant en 1909 Gonzague de Reynold, qui reconnaît son importance certaine pour la création d'une littérature nationale de langue française, lui consacre un ouvrage aussi volumineux que remarquable *. Hélas ! malgré ce brillant hommage, le Doyen Bridel n'arrive pas à réintéresser les lecteurs de sa petite patrie; bien au contraire; il est même de plus en plus négligé, et se voit finalement rayé de cette liste d'auteurs passés qu'il convient de connaître.*

Est-ce dommage ? Nous dirons oui après l'avoir lu et aimé; car quelques-unes de ses pages — Gonzague de Reynold n'hésite pas à comparer le style de certaines à celui de Rousseau — sont dignes d'éloges, et auraient mérité de survivre. Aussi aujourd'hui, pour rendre quelque justice à leur auteur, comme pour vous donner grand plaisir, voici la Grotte aux Fées ou le Petit Forgeron de Vallorbe.

Quelques mots de ce conte. Il parut pour la première fois en 1829 dans le tome XIIe du conservateur suisse. Il fut repris en 1872 pour la réalisation de « Traditions et légendes de la Suisse romande », puis en 1875 par P.-F. Valloton-Aubert, historien qui nous donna son savoureux « Vallorbe, esquisses géographique, statistique et historique ». On le retrouve encore en 1908, cette fois-ci servant de thème à la pièce de Georges

*Jaccottet qui sera jouée lors de l'inauguration du nouveau casino de Vallorbe **, puis au cours des années suivantes dans les recueils de lectures destinés à l'usage des écoles primaires du canton. Et c'est tout. Désormais notre fée aux longs cheveux d'or n'allait plus réapparaître.*

Aujourd'hui pourtant, pour la joie de chacun, pour celle des promeneurs innombrables qui vont goûter aux charmes du vallon révélant ses mille secrets, par les sources ou par les grottes, pour la nôtre aussi, cette fée est revenue. Ne tardons donc plus; il nous faut la rejoindre. Allons, en route, le long de la rivière d'abord puis sous les arbres du rapide chemin, et retrouvons vite cette dame aux pattes d'oie que notre guide d'un jour, Philippe-Sirice Bridel, a su offrir si aimablement à tous ceux que les rêves charment encore.

Les Charbonnières, mai 1975.

Rémy ROCHAT

LA GROTTTE AUX FEES

Parmi les ouvriers des forges de Vallorbe, était un garçon de 18 ans nommé Donat. Il était beau, robuste, adroit, hardi jusqu'à la témérité; mais aussi il passait pour être plein de jactance et de présomption et incapable de garder un secret. Pour vous dire en quel temps il vivait, c'est si ancien que la date en est perdue; mais peu importe.

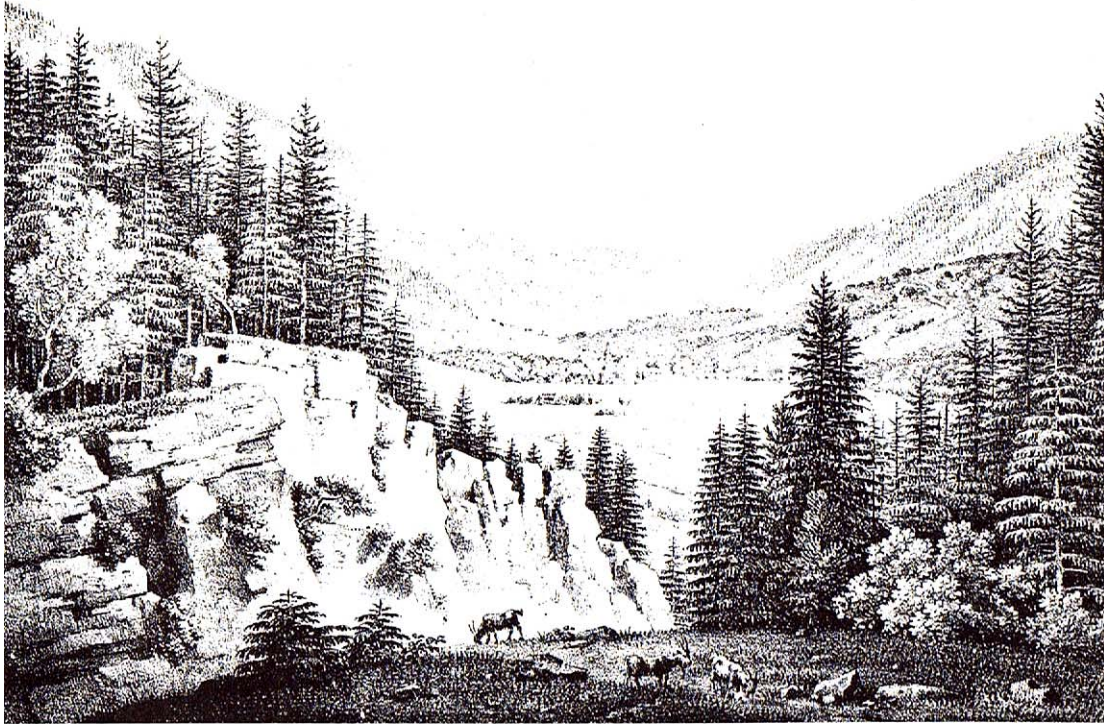
Au-dessus de Vallorbe, dans les escarpements du Jura, s'ouvre une grande caverne dans laquelle personne n'osait entrer parce qu'on la disait habitée par des Fées qui ne laissaient pas pénétrer impunément dans leur demeure souterraine.

L'une d'elles se faisait voir de loin chaque dimanche des Rameaux, menant en laisse une brebis blanche comme la neige si l'année devait être abondante, ou une chèvre noire comme un corbeau si l'année devait être frappée de mauvaises récoltes et par conséquent de disette. Une autre, ou peut-être la même, venait en été se baigner à minuit dans

le beau bassin de la source de l'Orbe sous la garde de deux loups qui écartaient les curieux. En hiver, quand les ouvriers s'étaient retirés, elles entraient dans les forges pour se chauffer et un coq vigilant annonçait par son chant, une heure d'avance, le retour des forgerons pour qu'elles eussent le temps de s'échapper. On convenait que ces dames étaient belles, grandes et bien faites, que leur habillement se composait d'une robe blanche qui traînait jusqu'à terre et qui cachait toujours leurs pieds, que leur chevelure épaisse et longue flottait sur leurs vêtements et leur servait comme de manteau; leur voix était harmonieuse et douce au dire de ceux qui prétendaient les avoir entendues chanter.

Donat, ayant soigneusement recueilli toutes ces traditions, résolut de pénétrer dans la caverne à travers les halliers serrés qui en dérobaient l'entrée.

Un dimanche matin, sans communiquer à personne sa tentative, il gravit les rochers, il perce une lisière de ronces et de buissons, et entre dans la caverne qu'il trouve déserte et sombre; il la parcourt en tout sens, et il allait en sortir quand il aperçoit une fente dans le rocher, assez large pour qu'on pût y passer en s'aidant des pieds et des mains; il s'y glisse et arrive au second étage de cette sin-



gulière grotte. Là il trouve dans un coin un lit de mousse et de fougère; il en profite pour se reposer, et ne tarde pas à s'endormir. A son réveil, la caverne est éclairée; à ses côtés il voit une belle dame enveloppée de sa longue chevelure blonde et suivie de deux mignonnes levrettes. La Fée, qui l'avait regardé à loisir pendant son sommeil, lui tend gracieusement sa blanche main, et lui dit d'une voix qui allait au cœur : «Donat ! tu me plais, veux-tu rester avec moi ? je te rendrai heureux pendant un

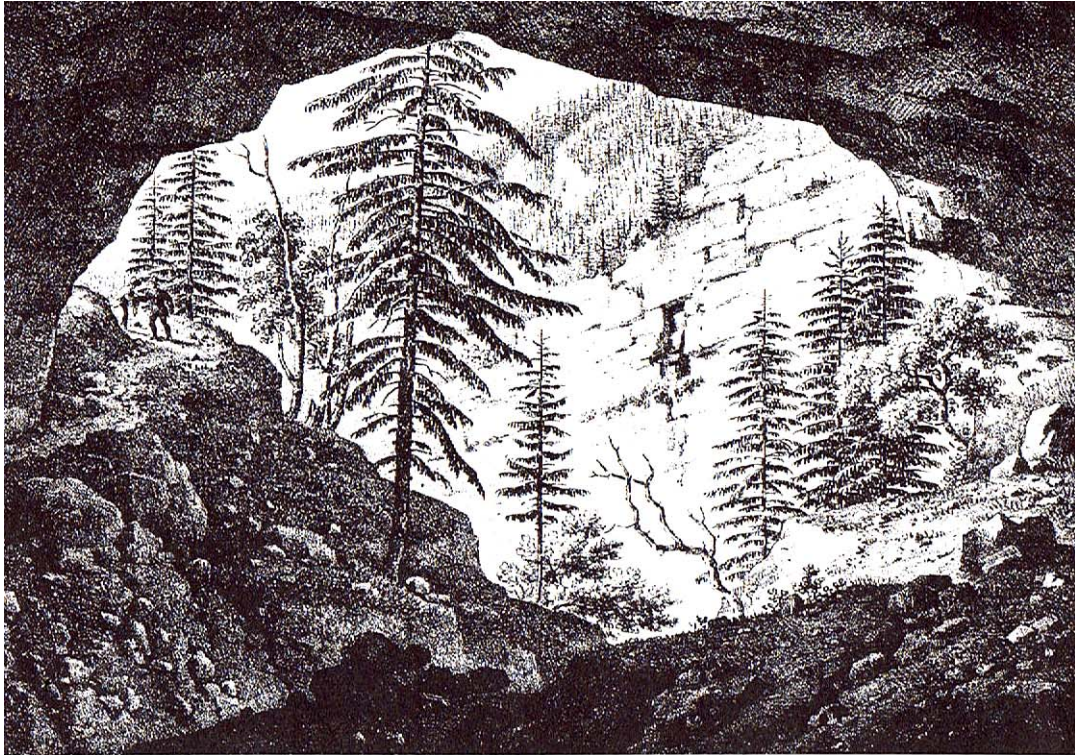
5

siècle, je te donnerai la connaissance des métaux précieux, des herbes qui rendent la santé, et de plusieurs secrets mystérieux. Tu seras reçu dans la compagnie de mes sœurs des grottes de Montcherand, qui bientôt partageront avec moi le soin de t'instruire, de t'amuser et de te dédommager de ce que tu laisses sur terre. » Le jeune forgeron accepte avec joie et reconnaissance la proposition. « Mais, dit la dame, je mets une condition nécessaire à notre pacte, c'est que tu ne me verras que quand il me plaira de paraître à tes yeux; si je me retire dans quelque autre partie de ma demeure, tu ne chercheras point à y pénétrer; car si tu le faisais, je t'abandonnerais pour toujours, et tu aurais à t'en repentir toute ta vie. Tiens, voilà deux bourses : chaque jour que je serai contente de toi, je mettrai dans l'une une pièce d'or et dans l'autre une perle. »

Donat fut enchanté de cette promesse, et pendant quinze jours il reçut chaque soir la perle et la pièce d'or. Quand on entendait la cloche de midi de l'église de Vallorbe, un caveau fermé s'ouvrait et Donat y dînait avec la belle dame, qui le servait sans qu'il parût jamais aucun domestique. La table était abondante et délicate : truites de l'Orbe, chevreuil du Jura, gibier de Pétra-Félix, crème de la Dent de Vaulion, miel de l'Abbaye du Lac,

vin d'Arbois, fruits des montagnes et de la plaine, rien n'y manquait. Quelquefois la belle dame, pour l'amuser, lui racontait des histoires souterraines; d'autres fois elle lui chantait des ballades en patois de Vallorbe et de Romainmôtier; puis elle se retirait par une porte placée à l'un des angles de la salle à manger, mais il ne devait pas la suivre.

Peu à peu Donat trouva le temps long; la solitude dans laquelle il restait isolé quand la Fée s'éloignait lui devint ennuyeuse. Son imagination lui persuade que ces souterrains doivent offrir des scènes plus extraordinaires que celles dont il est témoin, et sa curiosité l'engage à se glisser furtivement dans les lieux qui lui sont interdits. Après le dîner du seizième jour, où la Fée avait été encore plus aimable qu'à l'ordinaire, elle sortit selon sa coutume, et entra dans un cabinet voisin pour y faire sa méridienne; mais, soit à dessein, soit par mégarde, elle n'en ferma pas entièrement la porte. Quand Donat la crut endormie, il s'approcha sur la pointe du pied de la porte entrouverte, la poussa très légèrement et vit la Fée sommeillant sur un beau lit de velours ponceau. Sa longue robe était un peu relevée, et il remarqua, à sa grande surprise, qu'elle avait le pied sans talon, précisément comme une patte d'oie; il se retirait tout doucement lorsqu'une des levrettes



cachée sous le lit de sa maîtresse se mit à frapper. La Fée se réveille, voit Donat et lui crie: « Arrête, malheureux ! J'étais contente de toi jusqu'à ce moment; à la fin de ce premier mois d'épreuve, j'avais le dessein de te prendre pour mon époux, et de partager avec toi ma puissance, mes secrets et mes richesses. Pars incessamment; retourne à la suie de ta forge; comme je ne reprends pas ce que j'ai donné, emporte tes deux bourses; oublie tout ce que tu as vu et entendu dans

ma grotte, et si jamais tu le révèles à qui que ce soit, ton châtimeut suivra de près.» La dame disparaît; toutes les lumières s'éteignent.

Donat, resté seul dans les ténèbres, cherche en tâtonnant et trouve enfin la scissure par laquelle il était monté du premier étage au second. En passant sous le portique taillé dans le roc, il entend une voix qui crie : « Donat ! silence ou punition ». Rentré dans les forges où l'on ne savait ce qu'il était devenu, on l'interroge sur son absence; il raconte tout ce qui lui est arrivé, parle des trésors de la Fée, de ses bontés pour lui, de ses promesses de mariage, non sans se moquer de ses pieds en patte d'oie, et ajouter des circonstances et des détails par lesquels son amour-propre compromettait l'exacte vérité. Les forgerons rient de lui; les uns l'appellent visionnaire; les autres le qualifient de menteur; plusieurs lui demandent des preuves de ce qu'il avance si hardiment... « Eh bien ! je vais vous en donner », et il tire ses deux bourses; mais quel est son étonnement et sa confusion ! celle qui renfermait des pièces d'or n'a plus que des feuilles d'alizier, celle où il avait mis les perles ne contient que des baies de genévrier. Alors Donat, honteux et désespéré, prend le parti de quitter le pays, et dès lors on n'en a plus entendu parler dans les forges

de Vallorbe. La Fée voyant sa demeure découverte et le secret de ses pattes d'oie divulgué, alla chercher une autre demeure; mais en souvenir de son séjour, son nom est resté à la caverne; de nos jours encore on l'appelle la *Grotte aux Fées*.

• FIN •

• • •

Fig. p. 5 Vue de Val-Orbe prise au-dessus de la Grotte des Fées. Lithographie de Delpech d'après un dessin de Constant Bourgeois, 1822. Vues de la Suisse.

Fig. p. 8 Vue intérieure de la Grotte des Fées, Canton de Vaud. Lithographie de Delpech d'après un dessin de Constant Bourgeois, 1822. Vues de la Suisse.

Avec l'autorisation du Département des estampes de la bibliothèque cantonale.

Ouvrages cités dans l'introduction :

* Gonzague de Reynold, le Doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande, Lausanne, Georges Bridel éditeur, 1909, 550 p. + LVIII.

** Georges Jaccottet, la Grotte aux Fées, légende en trois actes et cinq tableaux sur une musique d'Edouard Combe de Lausanne, imprimerie Addor-Welten, Vallorbe, 1908, 71 p.

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie de Vallorbe S.A.

Juin 1975